

La fête est finie

En septembre 2019, le duo Emmanuelle Becquemin et Stéphanie Sagot (ex La cellule (Becquemin&Sagot) embarque sur un énorme paquebot de croisière afin de traverser une partie de la Méditerranée. Elles en ressortent avec le film *Road-Movie Cruise/Until The End of The World #forever*, composé des dizaines de petites scènes postées durant tout l'été dernier sur Instagram. Cette aventure au cœur d'un monstre marin est celle d'un style de vie et d'une économie qui sombrent sous nos yeux.

En quelques années les paquebots de tourisme sont devenus les symboles du Capitalocène, c'est-à-dire d'une économie généralisée qui a perdu tout sens de la raison. Les images de ces monstres marins défigurant Venise et sa lagune (et bien d'autres sites encore) ont fait le tour du monde. Mais au-delà de l'équilibre environnemental et économique, ils ont réussi à incarner l'imbécilité la plus consternante avec deux faits-divers tragico-burlesques qui ont marqué l'actualité récente. En janvier 2012, Francesco Schettino, commandant du Costa Concordia, conduit son navire trop proche des côtes toscanes afin d'impressionner une jeune femme auprès de qui il roucoulait. Heurtant les fonds marins, la coque est éventrée sur 53 mètres de long et 7,30 mètres de large et prend l'eau immédiatement. Magnifique jusqu'au bout, le commandant abandonne aussitôt son embarcation en plein naufrage avec plus de 4 000 passagers. Résultat : 32 morts, des dizaines de blessés et des centaines de millions d'euros perdus dans la remise à flot et la réparation du paquebot. Plus proche de nous encore, le 21 mars 2020, alors que le *Celebrity Apex* est confiné dans le port de Saint-Nazaire avec quelques 1400 personnels en quarantaine pour cause de présence à bord du Covid-19, ce même personnel organise une superbe fête dans l'une des discothèques du bâtiment. Une vidéo postée sur Snapchat trahit les joyeux drilles. Le virus se propage de plus belle, leur confinement se prolonge et l'affaire devient la risée de millions d'internautes.

Et pourtant, il y a peu de temps encore, le tourisme de croisière représentait dans l'inconscient collectif le symbole de l'élégance désuète et de la douceur du voyage entre amis bienveillants. La série TV *La croisière s'amuse* (1977 - 1987) - que pourtant seuls les plus de 60 ans regardaient à l'époque - est devenue culte. Tout le monde ou presque connaît son univers de pacotille au sein d'un paquebot, le *Pacific Princess*, théâtre d'histoires d'amour surjouées qui se terminaient systématiquement dans l'allégresse, notamment grâce à la complicité potache des membres de son équipage. « La croisière s'amuse » est devenue une expression en soi, une métaphore de la légèreté et de l'insouciance. Sauf que la fête commence à sentir le moisi. Ces paquebots blancs, massifs et métalliques ne font plus rire du tout.

C'est donc cette atmosphère de fin de partie qu'Emmanuelle Becquemin et Stéphanie Sagot ont « souhaité vivre de l'intérieur pour mieux l'éprouver » sur le Oasis of the Sea, énorme engin de 220 000 tonnes construit en 2010 sur 361 mètres de long et 66 de large pour 525 000 m² de tôle d'acier, 5 000 km de fils électriques, 90 000 m² de moquette et 4,1 millions de litres d'eau douce consommée chaque jour... Le navire est étatsunien mais le drapeau est celui des Bahamas, caractéristique des pavillons dits de complaisance qui, selon la définition en vigueur depuis 1974, autorise « la propriété réelle et le contrôle dans un pays autre que celui du pavillon sous lequel il est immatriculé ». Ce flou permet en fait à leurs propriétaires d'échapper aux règles de la fiscalité internationale, de la sécurité et du droit commun. A l'intérieur, ce paradis fiscal ressemble trait pour trait à un vaste mall californien, clinquant et rutilant, dans lequel la consommation est reine.

Septembre 2019 : départ de Barcelone pour Palma, ensuite Marseille, puis la Toscane (visite de Florence bien sûr), Rome, Naples et Barcelone, sur un rythme effréné, avec à bord 6 500 passagers et 2 300 employés. Tel un cahier des charges, les artistes se donnent une semaine pour découvrir le bateau, son architecture mais aussi ses usages et fonctions : la soirée blanche ou la soirée du capitaine « pour madame et les jolies hôtes pour monsieur », la trentaine de bars et de restaurants, les discothèques, boutiques en tous genres, spa, planétarium, salles de jeux et de sport, murs d'escalade, piscines et même piste de footing qui fait le tour des innombrables couloirs. L'équipage est hyper professionnel. L'information est partout. Soit dans les voix qui se propagent dans les coursives à un rythme régulier. Soit dans une application qui dicte les activités du jour : la météo, l'organisation d'ateliers (pliage des serviettes), le calendrier des soirées et leur dressing code, et surtout les mesures d'hygiène, avec une vraie psychose des virus gastriques (le Covid n'avait pas encore fait son apparition). Tout est sous contrôle. Même si la circulation est toujours fluide (jamais de longues files d'attente), l'expérience est éprouvante ; le bâtiment est immense. C'est l'empire de la démesure !

Le voyage est préparé avec le désir de réaliser sur place des petites actions fondues dans la masse, des sortes de micro-fictions qui reproduisent de manière décalée la vie quotidienne de tout ce peuple en goguette. Fausses jumelles, doublures ou avatars jouant sur les clichés de la représentation féminine, actrices de leur aventure, elles incarnent toutes sortes de rôles : maîtresses nageuses, midinettes ébahies, rêveuses, noceuses, se faisant même appeler par le commandant les *French Ladies*. Elles embarquent le minimum pour filmer : une caméra de type GoPro basique (la G-EYE 900) ainsi qu'un Iphone 8 et un trépied. Ne disposant d'aucune autorisation, elles se débrouillent avec l'architecture, les angles, les points de vue, les lumières naturelles ou artificielles et tournent en *full HD*. Les images sont assez belles, ces navires possèdent indéniablement une vraie photogénie, rappelant le paradoxe qu'ils exercent sur beaucoup d'entre nous, à la fois repoussants et malgré tout fascinants par leur architecture hors-norme. Le résultat est parfois hilarant, avec un sens affirmé de l'image cinématographique burlesque, un art de la scène courte dans laquelle prime la déstabilisation des corps et du décor (la scène de danse éméchée sur le terrain de basket ou les incantations/méditations hindoues sur un pont de service). Il y a du Jacques Tati dans leurs films. Il y a aussi des fantasmagories, notamment dans une scène où les deux artistes sont déguisées en phénix sur le pont-avant. Habillées d'une cape, elles font office de vigies qui observent le monde qui se consume. Les phénix incarnent cette disparition, en attente peut-être que la vie renaisse de ses cendres. Ce n'est pas pour rien qu'elles ont opté pour sous-titre de leur projet « 1. *La nef des fous*, 2. *Allégorie de la débauche et du plaisir*, 3. *La mort et la misère* » en référence directe au triptyque de peintures de Jérôme Bosch. Mieux que quiconque, le malicieux Flamand savait décrire par un humour corrosif et des visions délirantes, les affres de la comédie humaine comme les promesses de son effondrement.

Mais ce qu'il ressort au fond de cette expérience, ce n'est pas tant l'humour allégorique que la mélancolie qui imprègne dans les images. Ce sentiment tient évidemment au sujet, à cette flagrante désuétude qui règne sur ce navire. Il tient aussi à la manière dont les films sont montés à partir de plusieurs heures de rush : 42 courtes scènes de 2 à 3 minutes chacune, rythmées selon la même construction, destinées à la réalisation d'une série en trois saisons basées sur le triptyque allégorique de Bosch. Chaque épisode a été posté sur Instagram à 19h à partir du 4 juillet dernier, corroborant ainsi le souvenir du voyage touristique documenté puis posté par de simples voyageuses. Instagram est le meilleur outil pour représenter l'insistance narcissique de notre monde qui se moque de tout sauf de son image, média qui cristallise à lui seul l'évanescence décérébrée de notre quotidien. Ces scénettes forment bout à bout, comme le titre de l'œuvre l'indique, un road-movie, un film sur l'errance. La musique de fond qui l'accompagne est identique : mièvre bande-son à connotation hawaïenne qui peut aussi bien servir à illustrer n'importe quelle bluette pour la télévision qu'occuper le moindre ascenseur d'hôtel à deux étoiles. Les voix en anglais sont celles de l'application qui dicte la vie quotidienne de l'Oasis of the Sea ; elles sont froides et métalliques. Chaque scène se termine sur la représentation désenchantée d'un horizon nuageux et répétitif avec la même phrase en fond d'écran : *Until the end of the world*, suivi du hashtag *#forever*. L'ironie bat son plein. Le moteur tourne en boucle même lorsque le navire est à quai (afin de produire en permanence de l'électricité pour faire fonctionner nuit et jour toutes les fonctionnalités du bâtiment). La boucle est incessante, lancinante, d'un ennui déprimant.

C'est sans doute pour cette raison qu'Emmanuelle Becquemin et Stéphanie Sagot lisent par 3 fois en voix off des extraits d'un texte de David Foster Wallace, génial et corrosif auteur américain, suicidé en 2008, qui avait du mal à supporter la vulgarité de ses contemporains. L'écrivain avait embarqué en 1996 pour les Caraïbes sur un navire similaire à l'Oasis of the Sea pour rédiger un article pour le compte du magazine Harper's Bazaar. Il y raconte déjà les expériences d'un passager pas comme les autres, épiant la vanité de cet aveugle emballé touristique. « J'ai entendu des adultes nantis demander au Bureau Relations Clientèles si la plongée avec masque et tuba nécessitait qu'on se mouille, si le ball-trap aurait lieu en plein air, si l'équipage dormait à bord et à quelle heure se tenait le buffet de minuit,... » Et de rajouter sans concession : « Les vacances offrent un répit au déplaisant, et comme la conscience de la mort et de la décomposition sont des choses déplaisantes, il peut sembler étrange que les vacances dont les Américains rêvent par-dessus tout impliquent de se retrouver sur une gigantesque machine de mort et de décomposition. » La messe est dite !

Le prochain road movie d'Emmanuelle Becquemin et Stéphanie Sagot est prévu dans l'espace. « Nous nous y perdrons, nous y collecterons images, impressions, expériences, en gardant en tête cette question : peut-on réserver le ciel ? » Une fois que nous aurons fait le tour de la terre, découvert et usé ses moindres recoins, même ses profondeurs marines il faudra bien inventer d'autres destinations touristiques.